
Brèves littéraires

Brèves

Bidoche

Monique Joachim

Number 74, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joachim, M. (2006). Bidoche. *Brèves littéraires*, (74), 32–34.

MONIQUE JOACHIM

Bidoche

Au moment de l'angélus célébré avec fougue à Saint-Germain-des-Prés, le clochard était monté à bord de l'autobus.

Il était le seul à rire, nullement gêné de son ivresse, de ses vêtements fripés, de ses cheveux en broussailles et de sa voix criarde qui aidait la vénérable église dans son carillonnement du midi. À ceux qui le sommaient de se taire, il répliquait : « Moi, je prie en chantant. » Et il agitait les cloches de son gosier de plus belle. Il aurait bien trouvé à s'asseoir, s'il l'avait voulu, mais il restait debout. Il s'accrochait tant bien que mal à tout ce qui lui tombait sous la main droite, fermait de sa main gauche un manteau qui n'en avait plus que le nom. Il saluait aimablement tous les gens qui montaient, faisait des adieux théâtraux à ceux qui descendaient, posait des questions demeurées sans réponse derrière les bouches pincées. Il attestait avec fierté que l'autobus ne s'arrêtait que parce que LUI pressait sur le signal. De ce travail, il s'acquittait avec passion, voltigeait d'un bout de l'allée à l'autre, dérangeait les chapeaux, piétinait les chaussures élégantes et s'acharnait de sa main droite sur tous les boutons rencontrés, pressant contre son maigre corps sa main gauche immobile, comme aux aguets. Il appelait tous les hommes de plus de soixante ans « Mon Général ». Aux dames grisonnantes déjà confortablement installées, il indiquait : « Mais prenez

place, prenez place, je vous en prie, ma chère. ».

Seuls des rires d'enfants rompaient l'hostilité dont on l'accablait, mais qu'il ne semblait remarquer, s'évertuant à une gentillesse sans pareille. Ils régalaient les petits, d'animaux qu'il créait de sa main droite, gardant bien fidèlement sa main gauche à flanc de guenilles. Il s'exclama tout à coup : « Je m'appelle Bidoche. Qui veut voir mon trésor ? ». C'est alors qu'avec véhémence on le mit à la porte, et qu'il descendit, secoué de pleurs, n'y comprenant rien. C'est alors que je le suivis, plus à mon aise, ce jour-là, au milieu de ses grimaces que dans la raideur de gens bien astiqués.

Nous étions place Saint-Michel. Il me prit par le cou et me fit visiter la célèbre esplanade, sautillant de vitalité dans la pluie qui l'isolait de la réalité des hommes. À l'ouest de la fontaine, il s'arrêta brusquement : « C'est ici que j'habite. Fais-moi l'honneur de t'asseoir. ». De sa main droite, il me montra un banc, comme on présenterait un château, caressant de la gauche un rêve sous ses hardes.

Longuement immobiles restâmes-nous, tous les deux, à l'écoute du chatolement de l'eau sur la pierre, jusqu'à ce qu'il me dise : « Ce qu'il me manque à moi, c'est quelqu'un qui m'embrasse. ». Presque sans surprise, je m'entendis lui répondre : « Si tu me montres, Bidoche, ce qu'il y a dans ton manteau, eh bien ! moi, je t'embrasserai. ». Tel un secret, telle une confidence, il entrouvrit ses haillons et il me tendit, au creux de son bras, un pigeon blessé à qui il avait confectionné, tant bien que mal, une jambe de bois : « Voilà mon Saint-Esprit », ajouta-t-il dans un murmure de prière.

Émue, j'embrassai avec ferveur sa main qui sentait bon la crasse et les larmes, et je quittai Bidoche, déjà parti au royaume de la fantaisie où il s'entretenait avec le dragon de Saint-Michel, à légers remous de sa main droite, protégeant de sa main gauche, comme un sceptre précieux, l'oiseau sacré, fragile compagnon de sa vie.

Au revoir ! Adieu, Bidoche ! Mon digne ami du premier juillet 2001.